



HAL
open science

**Il était une fois un vieux couple heureux de M.
Khair-Eddine : L'amour apaisé ou la fin d'un monde ?**

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz

► **To cite this version:**

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz. Il était une fois un vieux couple heureux de M. Khair-Eddine : L'amour apaisé ou la fin d'un monde ?. Agapè. De l'amour dans le patrimoine littéraire, 2019. hal-02531312

HAL Id: hal-02531312

<https://hal.science/hal-02531312>

Submitted on 3 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Il était une fois un vieux couple heureux* de M. Khaïr-Eddine : L'amour apaisé ou la fin d'un monde ?**

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz
C.E.R.E.S. Institut catholique de Toulouse

L'amour, ce sentiment étrange qui unit deux êtres est associé au couple avec l'espérance inavouée de retrouver l'androgynisme primitif dans la complétude des deux sexes. La part de séduction, d'attachement, voire de dépendance, appartient à une composante humaine qui fait de l'amour un lien dans lequel le plaisir sexuel trouve son épanouissement mais aussi ses contraintes. L'éros, soumis au désir, porte la marque de la permanente insatisfaction, de l'éternelle attente d'un infini, de l'irréalisable fusion originelle. *A contrario*, l'agapè, s'il tend aussi vers l'absolu, repose sur l'élévation de l'âme à destination d'une perfection qui se forme peu à peu et conduit à une sérénité et à une confiance dans la valeur de l'amour donné et reçu. Attaché traditionnellement à la mystique qu'elle soit chrétienne ou soufique¹, l'agapè trouve son équivalent dans les relations humaines, plus fortes que celles désignées par la *philia* qui relève davantage du social que de l'intime.

Le roman de Khaïr-Eddine, *Il était une fois un vieux couple heureux*, offre un intérêt particulier pour exposer l'agapè dans ses composantes car, l'essentiel de l'histoire de ces deux villageois mariés depuis des décennies rejoint l'idéalisation du couple, d'une part par la mention augurale « il était une fois » et, d'autre part, par la précision récurrente de la stérilité de cette union, vécue, non comme une malédiction, mais au contraire, comme un don divin. L'attachement qui lie le vieil homme à son épouse se construit, non dans le principe de fécondité inhérent à Eros, mais sur celui de la communion des âmes qui relève de l'agapè.

Il y a vingt ans, Mohammed Khaïr-Eddine rendait les armes face à sa maladie. Avec lui disparaissait celui souvent qualifié « d'enfant terrible de la littérature marocaine² », dont l'œuvre poétique et romanesque a donné à la littérature maghrébine d'expression française des couleurs rimbaldiennes et novatrices. Porteur de la culture du sud du pays, il écrit en français mais pense en chleuh³ et trempe sa plume dans la révolte tout en rêvant d'harmonies nouvelles (*Agadir*), de légendes peuplant les paysages de son enfance berbère. Pour rejoindre un père commerçant à Casablanca, il est contraint de quitter Tafraout (Souss) et vit ce départ comme un exil et un déracinement qui détermineront ses errances futures. Ses positions politiques l'obligeront à partir en France où il reste dix ans avant de retourner au Maroc en 1979, pour le quitter à nouveau, y revenir ensuite et y mourir en 1995. Loin des écrits de rébellion, *Il était une*

¹ Denis de Rougemont, *Comme toi-même. Essais sur les Mythes de l'Amour*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000, Voir la note 1, p.14.

² Il reçoit en 1967 le Prix des Enfants Terribles, fondé par Jean Cocteau pour son roman *Agadir* qui fut interdit au Maroc durant le règne d'Hassan II.

³ Voir dans la même mouvance, Abdelfattah Kilito, *Je parle toutes les langues, mais en arabe*, Aix-en-Provence, Sindbad-Actes Sud, 2013. Khaïr-Eddine confiait : « Quand j'écris s'exhalent dans mes textes toutes les odeurs du pays, ses saveurs et même son mode animalier si spécial. Nous ne pouvons, cher ami, nous séparer de ce qui nous a fait, de ce qui a fait de nous des êtres bons pour habiter le monde. » In Abdellatif Abboubi, *Mohammed Khaïr-Eddine, Le temps des refus. Entretiens 1966-1995*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 1999 p. 91.

fois un vieux couple heureux, sa dernière œuvre, semble porteuse d'apaisement, d'une quiétude incarnée dans la tendresse qui entoure un vieux couple au sein de la montagne. Cette lecture rapide établit une distance entre le caractère profondément insoumis de l'écrivain et la reconnaissance que le pays lui doit, bien qu'il ait mis à mal tout au long de ses œuvres les structures politiques et religieuses. De cette réconciliation naît la décision du ministère de l'Éducation nationale d'inscrire au programme des lycéens⁴ le roman afin que cet auteur soit présent dans la culture de la jeunesse marocaine, tout en écartant son insoumission, dans la conviction qu'il avait enfin trouvé le chemin de la sagesse et ne présentait plus de danger...

Le titre lui-même apparaît inoffensif en s'inscrivant dans la lignée de l'oralité et du conte : « Il était une fois... », mais ce n'est qu'illusion de mots car le récit ne cède en rien aux exigences du genre annoncé. Peut-être peut-on y déceler un souvenir des veillées d'enfance ou l'indication d'un souhait, du rêve que, par un effet merveilleux, il aurait existé « une vieux couple heureux » que l'auteur, très malade avait rêvé dans un état « d'espoir absolu⁵ ». La mention de l'imparfait signifie clairement que le temps est révolu et que de ce vieux couple ne reste plus que le souvenir, reléguant ainsi le récit dans un espace et une époque qui auraient disparu. Il s'agirait alors d'un conte évoquant une situation de bonheur dans l'harmonie de la vieillesse où l'amour ne serait qu'apaisement des passions et sérénité de l'âge. L'écrivain s'en explique dans ses cahiers, tenus lors de son long séjour à l'hôpital de Rabat :

Je réagissais contre la douleur en essayant d'échapper à ses pièges et de quitter ce corps qui m'emprisonnait...J'imaginai des personnages de légende. Je voulais écrire l'histoire de l'un d'eux. Des phrases entières défilaient dans ma tête, dans ce demi-sommeil proche du rêve (le sommeil paradoxal). Un livre était là, insoupçonné, inattendu⁶.

L'omniprésence du cadre spatial de la vallée des Ammelus, célèbre pour ses vergers d'amandiers et d'arganiers, située aux portes du Sahara à une centaine de kilomètres au sud d'Agadir, justifie le caractère exceptionnel de ce couple heureux car la terre où ils demeurent semble un lieu unique. Il faut y voir aussi un chant d'amour de l'écrivain pour sa région d'origine qu'il n'a cessé de célébrer dans sa dimension particulière d'une amazighité revendiquée, ancrée solidement dans un espace ancestral. De fait, la nature et l'environnement participent à l'eutélie de leur couple qui repose sur l'écoute de l'un à l'autre et le respect mutuel qui rayonne en de quotidiennes et infimes marques. L'amour humain se double ainsi d'une communion avec la nature qui prend une dimension spirituelle dans laquelle l'influence du soufisme demeure perceptible, ou s'apparente à une forme de panthéisme.

L'amour humain : une tendresse silencieuse

Le roman s'ouvre sur la découverte d'un lieu oublié, à l'état de ruines qui projette le lecteur dans une époque lointaine et indéterminée :

Une de ces ruines dresse des pans de murs difformes par-dessus un buisson touffu de ronces et de nopals et quelques amandiers vieux et squelettiques. Elle avait été la demeure

⁴ Zohra Tolba, Nourredine Bkrari, Fatihaa, Amina Seddir, Horia Chraïbi, *Les œuvres intégrales*, Casablanca, Al maddariss, 2007, pp. 76-99.

⁵ Slimane Lamnaoui, « Le mot de la faim : l'écriture et la mort », in Zohra Mezgueldi (coord.) *Expressions maghrébines*, vol.5, n°2 ; hiver 2006, p.125.

⁶ Mohammed Khair-Eddine, « *On ne met pas en cage un oiseau pareil* » (*Dernier journal, août 1995*), Bordeaux, William Blake & Co., 2001, p.11.

d'un couple âgé, sans descendance qui n'attirait guère l'attention car il vivait en silence, presque en secret au milieu des familles nombreuses et bruyantes⁷. (8/7)

Seul le vieil homme est doté d'un nom, Bouchaïb, qui n'est finalement pas le sien puisqu'il lui a été attribué à son retour du Nord, « car il avait dû travailler à Mazagan » (8/8) c'est-à-dire aujourd'hui à El Jadida⁸. Si l'homme se dévoile au fil du roman, son épouse demeure anonyme, fidèle compagne venue sans doute d'une autre montagne qui personnifie à elle seule toutes les femmes berbères. Elle est épouse attentive à son mari, sans jamais avoir eu d'enfants et sans en manifester le regret. La situation est particulière dans une société où la femme ne reçoit de reconnaissance qu'après avoir enfanté un héritier mâle. Dans la logique coutumière elle aurait dû être répudiée, mais au contraire dans sa sagesse, l'homme considère qu'il s'agit d'une bénédiction divine, leur ayant évité de mettre au monde des créatures vouées à la misère : « Dieu l'a voulu ainsi, la lignée est finie même des rois ont subi ce sort » (46/39). Leur amour ne se déclare pas avec lyrisme, mais par un profond ressenti :

Je veux seulement te dire que ta conversation vaut celle d'un homme sensé. C'est pourquoi ta présence me rassure. Elle est agréable. Tout indique que tu m'étais prédestinée. Dieu veuille qu'on se retrouve dans l'autre monde après le Grand Jugement, car je ne veux pas d'autre houri que toi. Je ne suis ni un vicieux ni un polygame. [...] Moi, je suis fidèle et je n'aime que toi, ma vieille. (48/40)

Cette déclaration, pour simple qu'elle paraisse, constitue dans le monde rural une exception dans la mesure où l'épouse n'est en rien considérée comme une égale. Or, en lui accordant une conversation « d'homme sensé » Bouchaïb, à contrepied de la tradition, la place à ses côtés en parfait respect et « il conversait avec elle comme il l'eût fait avec un homme cultivé » (96/79). Bien qu'elle soit totalement illettrée, et lui pétri de culture littéraire, cet écart est comblé par l'attention qu'il lui porte et l'admiration qu'elle manifeste en retour : « elle aimait écouter de la poésie et elle était fière de son homme, ce qui la rendait encore plus heureuse. » (154/129). Cet amour relève aussi d'une vision commune de leur mode de vie, et de la volonté de conserver les traditions. Ainsi lorsqu'il reçoit le courrier d'un ami français qui le fournit en tabac et en thé, est-il amusé par le cadeau réservé à sa femme : une robe à l'occidentale qu'il lui présente comme « un habit de femme » porté par les Françaises et les Arabes et devant laquelle elle s'exclame : « Mais je ne peux pas mettre ça, moi ! » (113/93). Leur commune affirmation de la berbéricité et le souci de préserver une civilisation qui se dégrade sous l'influence de l'argent, mais aussi la continuité de la transmission par l'écriture qui occupe les journées de Bouchaïb, sont les piliers de leur vie. Plus tard, lorsque son épopée sera publiée si le Vieux accepte qu'elle soit mise en musique, c'est en partie sous l'influence muette de sa femme. Elle qui ne sait pas lire pourra entendre les vers et sans doute, grâce à elle, le texte rayonnera dans les foyers perdus dans la montagne. Ils partagent le même dégoût pour la richesse inutile et s'accordent à aider leurs proches voisins et ceux qu'ils savent dans le besoin. Cette charité ne résulte pas d'une obligation

⁷ Mohammed Khaïr-Eddine, *Il était une fois un vieux couple heureux*, Paris, Seuil, 2002 (« coll. « Points », 2004). Nous renverrons aux pages des citations à l'intérieur d'une parenthèse, par souci de clarté. Sera mentionnée également la pagination de l'édition de poche, plus facilement accessible.

⁸ Mazagan, ville côtière, est devenue El Jadida (La Nouvelle) après l'indépendance. Construite majoritairement sous le protectorat, elle comporte trois zones, celle de la cité portugaise du XVI^e siècle, aux fortifications imposantes, celle du protectorat, blanche et au décor néo-mauresque et une grande ville qui se développe depuis les années soixante. L'extraction du phosphate est une des richesses du Doukkala. Elle a vu naître le grand écrivain Driss Chraïbi.

religieuse (*zakât*) ou même sociale, mais du sentiment que, se sentant privilégiés, ils ont à cœur de poursuivre une valeur qu'ils voient disparaître et dont ils saisissent la douloureuse portée : « L'ancienne solidarité n'existait plus depuis l'indépendance. » (73/60) précise le narrateur, renvoyant ainsi au rêve récurrent du vieil homme grim pant dans un amandier dont il tombe à chaque fois. Lorsqu'il le confie à sa femme et l'interroge sur le sens à lui accorder, elle l'apaise en plaisantant : « Je ne sais pas. Mais tu devrais faire attention. A ton âge, on ne grimpe plus aux arbres. Dors bien et rêve d'autre chose » (23/19)

La pensée de l'un ne quitte pas l'autre et se manifeste dans le partage des petits plaisirs de la vie, comme ces oranges fraîchement mûres qu'il rapporte à la maison, sans y goûter lui-même « voulant partager ce plaisir avec sa femme » (89/72).

Complicité et sourire, mais aussi accompagnement silencieux dans les gestes les plus banals. Si Bouchaïb se concentre sur l'écriture de son poème dédié à un saint oublié, il ne s'isole pas pour autant et observe sa femme qui cuisine :

[...] elle s'assit et commença à préparer sous l'œil ébloui du Vieux un tagine qu'elle condimenta d'aromates aux fragrances rares. La narine du Vieux était titillée par cet agréable fumet. Il en laissa même tomber son porte-plume pour suivre les gestes précis et légers de la vieille femme. Un bonheur ineffable s'exhalait de sa personne. (83/68)

Pour anodine que paraisse la confection d'un plat, elle prend dans ce roman une valeur symbolique très forte, car non seulement elle rythme les heures et les jours, mais aussi elle manifeste la complémentarité du couple. Chacun pourvoie à la nourriture de l'autre : lui en posant des pièges pour qu'un lièvre soit au menu, elle, en s'informant de ce qu'il aimerait manger et en cuisinant selon ses envies. Le repas est plus qu'un simple jalon dans la journée, il représente un échange et une communion en lien avec le sacré de la nature et les bienfaits d'un Dieu indulgent. L'harmonie réside dans le parfait accord entre Bouchaïb et sa femme et leur environnement. Rosalia Bivona exprime cette symbiose en notant qu'ils « vivent en accord avec la nature sensible » et « n'en auraient pas conscience s'ils n'en faisaient pas partie avec leur corps⁹ ». Se nourrir les conduit vers une spiritualité qui appartient à l'agapè.

Nature et spirituel

L'agapè se définit couramment comme l'amour de Dieu transcendant le matériel pour une élévation vers l'absolu fondant dans un même élan nature, humain et Dieu, à l'origine de toute créature. Il est aussi don et offrande, en retour des bienfaits accordés. La charité dont font preuve les deux vieillards envers une voisine en est un des aspects, mais plus encore la fusion qu'ils vivent inconsciemment avec l'espace qui les entoure. Isolés dans la montagne qui demeure un lieu où le sacré est présent depuis les origines, le vieux couple pour respirer l'air de la fraîcheur nocturne, s'installe sur la terrasse « sous le ciel étoilé du Sud » « un plafond de diamants rayonnants (14-11/13-10). Leur maison aux airs de thébaïde, domine une plaine que la fin d'été illumine de mille étoiles faisant du ciel un « espace splendide » (62/51). La sérénité de la nuit, le silence et la compagnie de leur chat composent un tableau bucolique où l'animal tient une place importante, dans la lignée de l'amour que le prophète Mahomet lui accordait. Compagnon libre, il vit aux côtés des vieux en toute indépendance et « les considéraient comme des êtres lui appartenant en propre » (63/52), dans l'attitude caractéristique du

⁹ Rosalia Bivona, « Nourriture et anthroposophie dans *Il était une fois un vieux couple heureux* » in Zohra Mezgueldi (coord.) *Expressions maghrébines*, vol.5, n°2 ; hiver 2006, p.107.

félin. Par une forme de reconnaissance pour les bons traitements dont il est l'objet et pour leur rendre l'affection qu'ils lui donnent, il s'emploie à chasser les importuns comme les scorpions et les scolopendres. Dans la retraite du vieux couple, les animaux participent pleinement au quotidien et sont bien soignés, non parce qu'ils sont utiles mais par extension de l'amour porté au vivant. Bouchaïb dit aimer son âne comme « un fils » et il loue « Dieu de lui avoir permis de vivre des moments de paix avec les seuls êtres qu'il aimât : sa femme, son âne et son chat » (11/10). Si le chat est témoin silencieux de l'écriture, compagnon du vieil homme penché sur son récit poétique, il a, comme l'âne, une fonction narrative qui scande le déroulement du temps. À l'âne a succédé une mule, au chat noir un chat roux « semblable à une boule de feu » (63/52) avec toujours le bonheur tranquille de l'écoulement des jours. Bouchaïb est attentif aux animaux domestiques comme à ceux vivant dans la nature, réservant pour les merles des fruits du vieux figuier à la saison, en remerciement semble-t-il du chant dont il aime entendre la musique :

Bouchaïb permettait à ces oiseaux dont il appréciait le chant de partager sa subsistance. Aussi ne fuyaient-ils jamais à son approche. Comme les oiseaux ne le redoutaient pas, on le prenait à tort pour un saint ou un magicien. Lui seul savait que l'amour était le lien qui l'unissait à ces êtres peureux et fragiles. Un animal reconnaît très vite la bonté chez l'homme. Il sait aussi discerner le mal où il se trouve. (34-35/29)

L'approche de la nature repose sur une forme de tolérance qui se refuse à détruire les créatures considérées comme dangereuses. Ainsi, la scolopendre qui « a toujours vécu sur la poutre centrale » (43/36) n'est-elle pas chassée, bien que tous deux soient conscients du danger potentiel qu'elle représente (« elle est belle mais venimeuse », 43/36), pas plus que le « beau serpent bariolé » qui loge dans l'écurie. De ce reptile, la vieille épouse retient les couleurs « superbes » et sa vocation à chasser les rats, sans qu'un instant il soit question de s'en débarrasser. La symbiose entre l'homme et l'animal prolonge celle qui unit le vieil homme à la nature dont il cueille les fruits avec cérémonie, comme « s'il se fut agi d'un rite sacerdotal » (88/ 72) et reçoit les produits de la terre avec gratitude. Cet élan de reconnaissance se double d'un partage lorsque son épouse cuisine le tajine aux navets dont il se régale et qu'il déclare être une forme de poésie, reliant la cuisson des mets à l'alchimie des mots pour se fondre dans une fusion avec la nature. S'il est difficile de parler de religieux en ce sens qu'il n'y a pas de référence aux textes canoniques, l'essence du spirituel est présente dans le lien opéré entre la terre et le ciel, entre plantes enracinées et oiseaux sur la cime du figuier, arbre biblique sous une lumière solaire qui « inonde le paysage agreste et faisait étinceler la neige sur les crêtes. » (89/73). La dimension d'un religieux ne repose pas sur la répétition mécanique des prières, mais se manifeste sous la forme de bienfaits et d'une adhésion aux pratiques ancestrales.

Si Khaïr-Eddine a de multiple fois contesté le poids du religieux sur le politique et l'utilisation du premier par le second pour asseoir un pouvoir absolu, il apparaît dans *Il était une fois* ... une dimension spirituelle que son *Journal* exprimait en août 1995 « Je me sens heureux car Dieu est là¹⁰. » quelques mois avant sa mort. Certes, il ne s'agit pas d'un islam conventionnel et orchestré, mais d'une aspiration à un islam populaire à travers le personnage du saint dont Bouchaïb raconte la vie en vers. Le culte des saints appartient à la tradition marocaine et l'on ne compte pas les koubbas qui sont autant de

¹⁰ Mohammed Khaïr-Eddine, « On ne met pas en cage un oiseau pareil » (*Dernier journal, août 1995*), Bordeaux, William Blake & Co., 2001, p.77.

lieux de pèlerinage comme c'est le cas de « Sidi Hmad Ou Moussa¹¹ le saint aux mille et un miracles et prodiges » (21/18). Bouchaïb, à travers le récit de la vie d'un saint oublié, veut à la fois faire resurgir un passé mais aussi apporter une continuité à la poésie berbère et transcender ainsi la furtivité du passage terrestre. Les écrits nous survivent et ce sentiment prend sous la plume de Khaïr-Eddine dans les derniers mois de sa vie une résonance toute particulière. Il ne s'agit pas d'une démarche égocentrique qui verrait dans la transmission d'un texte une satisfaction vaniteuse, bien au contraire. Ainsi que Bouchaïb l'affirma à plusieurs reprises, il est, comme sa femme, « le gardien de la tradition » de ce Sud du Maroc si spécifique que Khaïr-Eddine avait qualifié du néologisme de « sudique ».

Nostalgie d'un passé enfui

Dans ce récit qui prend, dans son idéalisation, un caractère de fable, se dessine clairement un constat désabusé de la dangerosité de la modernisation du pays. Certes, Bouchaïb ne condamne pas tous les progrès, lui-même ayant recours au transistor et aux cassettes enregistrées pour que s'entendent les chants traditionnels, mais c'est un pis-aller chargé de mélancolie puisque les fêtes traditionnelles disparaissent une à une. Fidèle à son engagement et à son aptitude à dénoncer les travers de la société, Khaïr-Eddine ne manque pas de souligner le pillage dont est victime le Sud, en raison de l'ignorance dans laquelle vivent ses habitants. Il mentionne une folklorisation de son pays pour satisfaire les Européens qui réclament des objets traditionnels que viennent chercher des « camelots » ou les pillages des lieux chargés d'histoire :

On retrouvait chez les antiquaires d'Europe des pièces en provenance du Sud. Il y avait pire : certains guides touristiques n'hésitaient pas à se transformer en trafiquants. Ils vendaient même les vieux coffres précieux légués par leurs ancêtres. D'autres violaient carrément les vestiges archéologiques, et tel bloc erratique qui portait quelque gravure mythique fut souvent la proie des vandales qui en emportèrent des morceaux en ayant, bien entendu, détérioré l'ensemble. (56/46)

Ce trafic autour des objets revendus à prix fort exploite la crédulité des populations et instille le venin de l'appât du gain qui suscite le désir de fuir la vallée pour faire fortune au nord du pays. Le problème de l'exode rural est soulevé dans le roman avec ses conséquences désastreuses sur les êtres et sur les âmes. Les maux de la misère sont décrits à plusieurs reprises : délinquance, drogue, alcoolisme, autant de fléaux qui rongent le pays. La ville devient un lieu de perdition et la campagne, pour rude qu'elle soit, est présente comme un espace protégé dans une forme d'idéalisation. Cependant, les marques du temps soulignent la lente décomposition de la perte de cette pureté originelle. Dans le récit se trouvent de multiples détails qui permettent d'identifier l'époque post coloniale et de ce fait, accordent aux personnages une naissance située vers la fin du XIXe siècle. La mention du tremblement de terre qui a ravagé Agadir en 1960 est sans doute l'élément le plus important de la chronologie. Outre le trauma qu'a constitué ce séisme dans l'imaginaire de l'écrivain et qui métaphorise toute la déstructuration de son écriture à venir qu'Abdellah Baïda qualifie de « séisme

¹¹ Les légendes à son sujet sont multiples car son message visait essentiellement à réunir Berbères et Arabes dans une même foi autour du gouvernement du sultan saâdien, Moulay Abdallah (XVIe s) au temps du royaume de Tazeroualt. Un épisode raconte qu'il prenait grand soin des arganiers et déclarait qu'ils seraient désormais inscrits au paradis sur la table sacrée Al Louch A Mahfoud.

narratif¹² », il prend dans ce roman un sens différent car il est motif à souligner la crédulité et la superstition d' « esprits d'un autre âge » (65/53) qui voient dans ce phénomène une punition divine. Bouchaïb une nouvelle fois remarque que l'ignorance est un fléau nuisible à l'évolution d'un peuple et fait le triste constat du retard pris par son pays :

Ceux qui parlent de châtement suprême à propos d'Agadir ne sont que des ignorants. Ils n'ont jamais ouvert un livre, jamais rien lu. D'ailleurs, ils ne savent ni lire ni écrire. Pour eux, il n'y a que la magie et la religion, mais comme ils ne connaissent ni l'une ni l'autre ils tâtonnent et débitent des stupidités. C'est cette espèce de crédulité qui empêche le commun d'évoluer. [...] Voilà où on en est. Tu sais beaucoup de nations sont en avance sur nous. Nous sommes en queue du peloton. [...] Hélas depuis 1492, les Arabes reculent. Ils vivent toujours dans un passé mythique. (66-67/54-55)

Pour pessimiste que soit cette analyse, elle sous-entend que la période faste est loin derrière, que sa déliquescence résulte d'une arabisation forcée par le pouvoir politique comme l'affirmait des siècles auparavant d'Ibn Khaldoun qui est nommé cité : « Quand une maison ou une nation est arabisée, elle se délabre, et quand elle est délabrée, elle n'est plus habitable » (67/55). La référence à ce grand historien tunisien et berbère qui a démontré que les civilisations étaient mortelles¹³ devient l'accusation souterraine de l'impuissance de la dynastie alaouite venue du Moyen Orient qui a succédé à des souverains berbères. L'association de cette dégénérescence à l'époque coloniale et plus encore postcoloniale, est symbolisée par les écarts soulignés à plusieurs reprises entre la civilisation de l'or et celle de l'argent. Traditionnellement, les femmes berbères portent des bijoux en argent et la vieille femme en est fière : « Je n'ai jamais eu que des bijoux en argent pur. C'est noble et c'est berbère » (55/46) tandis que les Arabes manifestent un goût pour l'or. Ce sentiment est partagé par un autre écrivain, le targui Ibrahim Al Koni qui relie l'or à la malédiction et au diabolique¹⁴. La corruption et l'étalement de la richesse des nouveaux riches dont les femmes « ressemblent à des bijouteries ambulantes » (55/46), détruisent l'environnement pour se faire construire de somptueuses villas occupées seulement un mois par an, et pervertissent, par leur exemple, la jeunesse des montagnes qui s'exile dans le nord. Ce faisant, la région se meurt peu à peu, se transforme en lieu touristique et la terre y devient stérile. Bouchaïb assiste impuissant à ce délabrement et s'il se souvient du « grand Ancêtre¹⁵ [qui] est venu s'installer ici à la tête d'un immense troupeau » (135/112) c'est aussi pour créer un pont entre le passé légendaire¹⁶ et la force de vie de la poésie. Au-delà du temps, elle rejoint un sacré que l'on porte en soi et qui conduit vers « l'Innommé »,

¹² Abdellah Baïda, *Les Voix de Khaïr-Eddine. Pour une lecture des récits de l'enfant terrible*, Rabat, éd. Bouregreg, 2007, p. 71.

¹³ Voir en priorité Ibn Khaldûn, *Peuples et nations du monde*, extraits des *Ibar* traduits de l'arabe et présentés par Abdelssemel Cheddadi, Paris, Sindbad, coll. « La bibliothèque arabe », 1986 et Mohamed Talbi : « Du phénomène de l'ankylose puis de la décomposition de la civilisation musulmane, Ibn Khaldûn pris donc une conscience extrêmement aiguë. » in *Ibn Khaldun et l'histoire*, Carthage, éd. Cartaginoiseries, 2006, p.99. À noter que la citation est en arabe transcrit en caractères latins et participe comme les termes en chleuh du métissage linguistique qu'affectionne Khaïr-Eddine.

¹⁴ Ibrahim al Koni, *Poussière d'or [At-Tir*, Beyrouth, Dâr At-Tanouir, 1992], traduit de l'arabe par Mohamed Saad Eddine El Yamani, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1998.

¹⁵ Selon Ibn Khaldûn ce serait Mazigh, fils de Canaan, petit-fils de Noé.

¹⁶ L'origine du peuplement du nord de l'Afrique et de ce peuple appelé par les Romains, Berberus, est empreinte de légendes. Vraisemblablement venus du désert, des nomades se seraient installés au 5^e millénaire.

Sur les légendes qui entourent l'origine des Berbères voir Gabriel Camps, *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris, éd. Errance, 3^e édition, 1995, pp. 13-36.

« l'Inconnaissable » (137/113), une forme mystique proche de la *tarika* soufie, confondant, souffle poétique et souffle divin, inspiration et pneuma. L'écriture poétique demeure le seul recours face à la dégradation des mœurs et la disparition progressive de ce qui appartenait à l'âme amazigh. Le roman est ponctué des moments où Bouchaïb écrit son poème, dans le calme et l'isolement mais sous le regard bienveillant de sa femme. Une marque silencieuse d'amour qui signe la complicité du couple, faite de tendresse et de respect mutuel. Au récit de la vie du saint va succéder un autre poème à résonance mythique et prophétique « *Tislit Ouaman*, (la fiancée de l'eau ou l'arc-en-ciel en berbère) » (154/129) qui annonce la sécheresse à venir parce que « le poète est plus ou moins devin » (155/ 130).

Bouchaïb, apparaît au fil du texte comme un double idéalisé de l'auteur, de ce qu'il aurait voulu devenir sur ses vieux jours alors qu'il a conscience que sa maladie le retient et que la vieillesse ne lui sera pas donnée : « Lorsque je travaillais au récit (*Un vieux couple au village*), je vivais le récit, j'habitais le récit¹⁷ ... »

Tourmenté, Khaïr-Eddine, loin du sud, rêve : solitaire, d'une compagne présente et attentive, d'y couler des jours heureux... dans un élan qui transcende l'immobilité à laquelle l'oblige sa maladie, lui qui a toujours erré en quête d'un impossible bonheur.

Ces deux vieillards qui vivent paisiblement, sans que les soucis d'argent ne les effleurent grâce à leur modération et aux revenus que procure une boutique mise en gérance à Mazagan, apparaît comme une légende. Khaïr-Eddine le dit lui-même¹⁸ et l'on peut songer qu'elle relève aussi d'une réécriture de ce qui aurait pu être sa famille, comme pour défaire la malédiction de la répudiation de sa mère ressentie si douloureusement qu'elle l'accompagne dans tous ses textes, comme Abdellah Baïda le souligne¹⁹. Bouchaïb est ce nouvel Ulysse, qui a vécu de multiples vies, a souffert de la prison, de l'exil, avant de s'installer dans ce village qui, sans doute, l'avait vu naître. Cette paix intérieure qui est la sienne lui est donnée par la poésie et le partage de choses simples en harmonie avec l'espace, dans une communion qui a valeur universelle. S'il appartient à la légende, à l'imaginaire d'une nostalgie d'enfance pour une terre à laquelle l'écrivain a été arraché, *Le vieux couple heureux* invente une nouvelle forme d'agapè, dans lequel 'amour humain, éloigné des passions, et amour de la nature du Sud sublimé, se mêlent et fusionnent dans l'étincelante évasion de l'écriture, vers une reconnaissance du divin.

¹⁷ M. Khaïr-Eddine, « *On ne met pas en cage un oiseau pareil* » (*Dernier journal*, août 1995), *op.cit.* p. 12.

¹⁸ « J'imaginai des êtres de légende » *Ibid.* p. 11.

¹⁹ Abdellah Baïda, *Les Voix de Khaïr-Eddine. Pour une lecture des récits de l'enfant terrible*, *op.cit.* p. 153.

Bibliographie

- ABBOUBI, Abdellatif, *Mohammed Kahïr-Eddine, Le temps des refus. Entretiens 1966-1995*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces littéraires », 1999.
- AL KONI, Ibrahim, *Poussière d'or* [At-Tir, Beyrouth, Dâr At-Tanouir, 1992] , traduit de l'arabe par Mohamed Saad Eddine El Yamani, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1998.
- BAÏDA, Abdellah, *Les Voix de Khaïr-Eddine. Pour une lecture des récits de l'enfant terrible*, Rabat, éd. Bouregreg, 2007.
- BIVONA, Rosalia, « Nourriture et anthroposophie dans Il était une fois un vieux couple heureux, in Zohra Mezgueldi (dir.) *Expressions maghrébines*, vol.5, n°2 ; hiver 2006, pp. 103-118.
- CAMPS, Gabriel, *Les Berbères. Mémoire et identité*, Paris, éd. Errance, 3^e édition, 1995.
- IBN KHALDUN, *Peuples et nations du monde*, extraits des *Ibar* traduits de l'arabe et présentés par Abdelsselam Cheddadi, Paris, Sindbad, coll. « La bibliothèque arabe », 1986.
- KHAÏR-EDDINE, Mohammed, *Il était une fois un vieux couple heureux*, Seuil, coll. « Cadre rouge », 2002.
- « *On ne met pas en cage un oiseau pareil* » (*Dernier journal, août 1995*), Bordeaux, William Blake & Co., 2001.
- LAMNAOUI, Slimane, « Le mot de la faim : l'écriture et la mort », in Zohra Mezgueldi (dir.) *Expressions maghrébines*, vol.5, n°2 ; hiver 2006, pp.125-132.
- MICHEL, Jean-Paul, *Mohamed Khaïr-Eddine: (1941-1995)*, Bordeaux, William Blake & Co., 2004.
- ROUGEMONT (de), Denis, *Comme toi-même. Essais sur les Mythes de l'Amour*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.
- TALBI, Mohamed, *Ibn Khaldûn et l'histoire*, Carthage, éd. Cartaginoiseries, 2006.